



Quels sont les fondements d'une nation ? C'est à cette (très) grande question que répond de manière catégorique le film de Felipe Gálvez Haberle.

Terre de feu, République du Chili, 1901. Cette terre d'une beauté rare contraste avec la violence froide et implacable des hommes qui la peuplent et la travaillent. Régis par une hiérarchie sociale déterminée et acceptée de tous.

Le film emprunte les codes du western dès ses premiers enjeux (énoncés dans le synopsis, promis pas de spoils) : trois cavaliers - un Britannique, un américain et un métis - sont chargés d'ouvrir la route vers l'Atlantique dans laquelle les populations autochtones, considérées comme dangereuses par le propriétaire terrien José Menendez, empêchent sa bonne extension.

Cette mission orne une représentation particulière dans un Chili du début du siècle. Elle est l'ouverture au monde à un Eldorado plein de promesses et de richesses, encore suffisamment vierge pour y placer les espoirs et les ambitions de tout un peuple. En bref, une terre où tout reste à construire.

Les cavaliers évoluent dans des espaces froids et dépeuplés. Les rencontres avec d'autres personnages permettent de mieux appréhender la réalité de ces terres et de ceux qui les occupent, temporairement ou non. D'en réaliser la violence permanente.

Plusieurs points de vue se rejoignent et s'opposent. Il est souvent difficile de comprendre les positions de chacun, tant tous sont troubles et désabusés. Les lignes morales restent floues et le réalisateur prend plaisir à détruire nos attentes en nous mettant face à la décadence de tous les acteurs de ce récit.

Les scènes contemplatives au cadrage millimétré, très esthétiques, permettent de mettre en valeur des dialogues de plus en plus acerbes au fil du récit.

Et c'est là toute la maîtrise de Felipe Gálvez dans la réalisation de son premier film. Le cadrage minutieux n'est jamais dénué de sens et permet de comprendre efficacement les enjeux et problématiques intérieurs de nos « héros ». La sublime photographie colorée pointe les contrastes de ces vastes étendues sauvages et les ombres et lumières de certaines scènes - notamment de nuit - accentuent l'égaré des cavaliers.

Pour le fond, les réflexions philosophiques sous-jacentes au récit, et plus particulièrement à sa fin, nous restent en tête et nous questionnent. Faut-il forcément savoir ? Et, si oui, qu'en faire ?

Du western finalement, l'on ne garde que la forme : la maîtrise des environnements, de la musique et des costumes, créent une ambiance unique. Mais les réflexions développées l'amènent à un statut supérieur, au point que l'y cantonner ne lui rendrait pas entièrement mérite. L'épique inhérent au genre et à son imaginaire n'est plus que de la poudre aux yeux et laisse place à une implacable déchéance. L'image des hommes courageux et intrépides des récits héroïques du siècle dernier s'est brisée et a révélé ce qui était dissimulé : la xénophobie, la violence (psychologique, physique, sexuelle) et la lâcheté. Aujourd'hui, on ne peut plus y croire.

Pour conclure, le premier film de Felipe Galves Haberle est une œuvre méritant toute l'attention des spectateurs. Au-delà de la forme soignée, chaque plan étant (j'insiste) un régal pour les yeux, les thématiques soulevées en font une œuvre marquante dont la fin et son parti pris nous marquent au fer rouge.